

INTRODUCTION

Trois édifices publics au programme de la visite du 26 mai 2025

Un marché : les halles (1956-58)

Un lieu de prière : l'église Sainte-Anne (1956-59)

Une salle de sport : la Soucoupe (1962-70)

Ces trois édifices ont bénéficié du label « *architecture contemporaine remarquable* » (créé par le Ministère de la Culture en 2016), l'église Sainte-Anne et la Soucoupe « *monuments historiques* » et « *patrimoine du XXe siècle* ».

Des points communs :

1/ Unité de temps : reconstruction d'après-guerre

Les bombardements des Alliés en 1942 et surtout en 1943, détruisent ou endommagent tous les bâtiments publics : mairie, sous-préfecture, postes, marché couvert, chambre de commerce et églises. Les maisons individuelles sont dans l'ensemble moins touchées et parfois réparables.

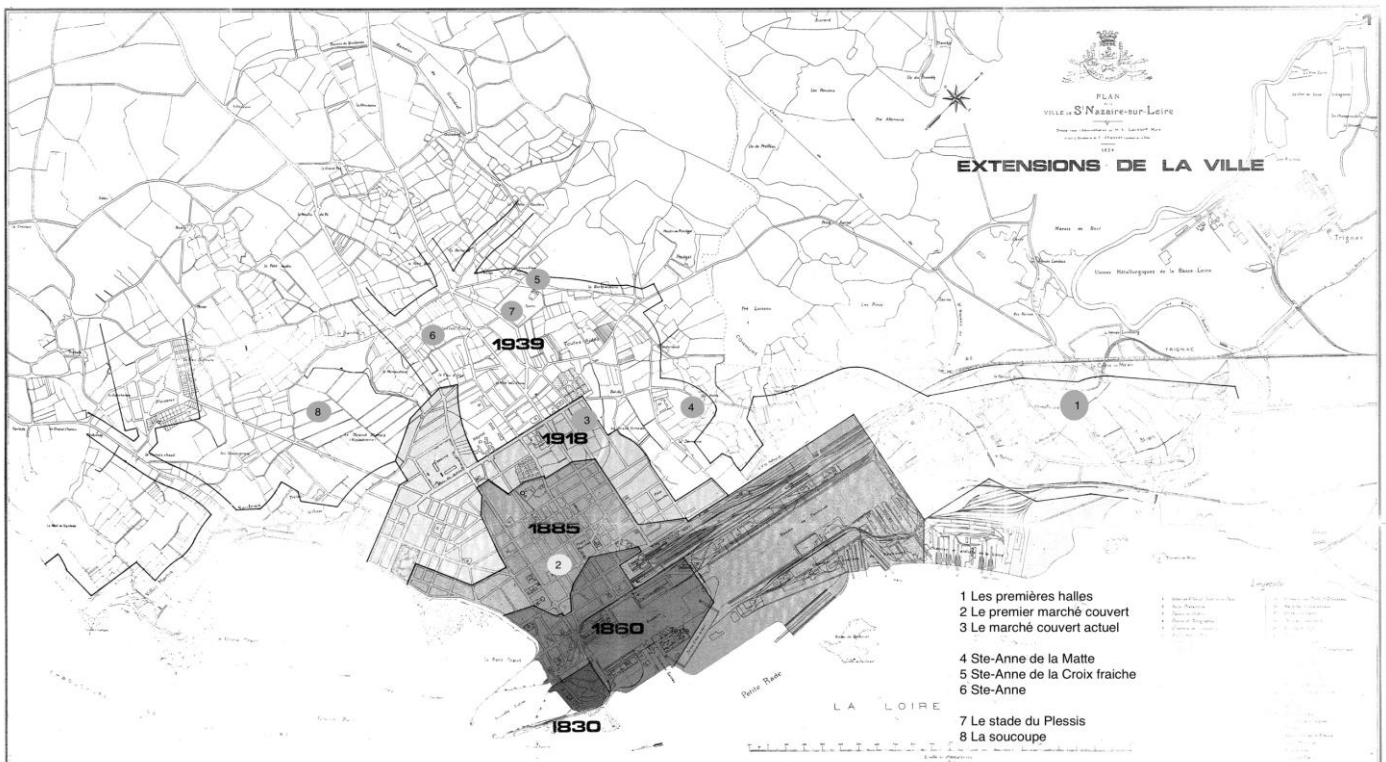
2/ Sous l'égide de l'architecte en chef Noël Le Maresquier (1903-1982), parisien d'origine toulousaine, grand prix de Rome, nommé architecte en chef de la reconstruction en 1943. La reconstruction est un compromis entre son désir de faire table rase et celui de la municipalité d'une reconstruction à l'identique. Toutefois, elle change totalement l'image de l'ancien Saint-Nazaire, construit autour du port dont le trafic est désormais très faible.

Il promeut une **architecture fonctionnelle** : souci d'aménager les flux, d'une meilleure hygiène (pour bénéficier d'un meilleur ensoleillement, la hauteur des immeubles doit être égale à la largeur de la rue). Cinq zones :

1. Zone industrielle et portuaire
2. Zone verte séparant la ville du port
3. Zone urbaine organisée en fonction d'un nouvel axe commercial : l'avenue de la République de l'hôtel de ville à la nouvelle gare, avec des immeubles mitoyens présentant une cohésion d'ensemble
4. Zone administrative (hôpital, Sécurité sociale, Cité scolaire) et résidentielle annexant le grand Marais.

Noël Le Maresquier s'entoure de plusieurs architectes de secteur.

3/ Unité de lieu : ces reconstructions ne se font pas sur les emplacements précédents mais dans des lieux à la périphérie de la ville d'avant-guerre.



4/ Un matériau de construction commun : le béton, mélange de granulat (roche concassée ou matériau artificiel), de sable et d'eau, lié par du ciment. Ciment et mortier sont des liants alors que le béton, grâce à ses granulats plus épais, sert à réaliser le gros œuvre. Considéré comme un matériau pauvre et grossier au XIXe siècle, le béton est alors boudé par les architectes lui préférant la pierre. En 1903, l'immeuble de la rue Franklin de Louis Perret est une révolution, la structure laissée apparente en façade scandalise.

Ces bâtiments de la reconstruction utilisent des procédés expérimentaux qui permettent des prouesses architecturales.

LES HALLES 1956-1958 : le troisième marché couvert de Saint-Nazaire

Le premier marché couvert en 1877 : en métal et verrière, par l'architecte **Auguste Pinguet**, dans le style des halles type Baltard, près du palais de justice de l'époque (rue du 23 février 43 et rue Roger Salengro, lycée Notre-Dame actuel). Trop petites, ses étals s'étendent sur les rues avoisinantes, sans hygiène. Démontées en 1934, transférées à Penhoët et remontées en 1935 pour laisser place à la halle suivante.



Le second marché couvert (1934-1937) au même emplacement mais agrandi, grandiose édifice de béton style art déco, s'inscrit dans les constructions les plus modernes de l'entre-deux-guerres par l'architecte **Claude DOMMÉE (1902 -1985)**.

Georges Dommée et ses deux fils, Jacques et Claude s'installent à Saint-Nazaire en 1912 où ils fondent un cabinet d'architecture. Quand le père se retire en **1937**, le cabinet éclate, Jacques et Claude s'installent séparément puis Jacques meurt en 1940 à 45 ans et seul Claude continue.

Leurs réalisations d'avant-guerre : villas à la Baule et à Saint-Nazaire, HBM de Plaisance, la Ruche et les secondes halles.

Innovation : Georges Dommée imagine de créer à l'étage une salle d'exposition, une salle des fêtes et de spectacle (1800 spectateurs), une bibliothèque et peut-être le futur musée que les Nazairiens attendent.

Les travaux commencent en 1934 et les halles sont inaugurées en 1937 par Léon Blum. Mais l'aménagement intérieur de l'étage n'est pas tout à fait achevé en 1939 lorsque la guerre éclate. Lors des bombardements, les halles servent d'abri et de refuge pour la population sinistrée.



Sévèrement touchées par les bombardements de 1943, le diagnostic est sans appel : *"Le premier étage des halles est inutilisable ou sa remise en état nécessiterait des [travaux] considérables même si le rez-de-chaussée a moins souffert, ses réparations seraient encore trop onéreuses."* (*L'Avenir de l'Ouest* février 1946). De plus leur emplacement ne correspond pas au plan de reconstruction de Noël Le Maresquier ; le bâtiment est finalement démoli. Dans l'attente de nouvelles halles, le marché se tient sur la place Marcel-Paul, libérée par la destruction de l'École Pratique d'Industrie et de Commerce (face à la médiathèque actuelle)



Les 3^{ème} Halles actuelles (1956-1958) : classées « *architecture contemporaine remarquable* » en 2016. Dans un souci de continuité et en accord avec Noël Le Maresquier, le conseil municipal de Saint-Nazaire fait de nouveau appel, en août 1946, à Claude Dommée, président du syndicat des architectes de Saint-Nazaire et de la région, pour faire les plans de ces nouvelles halles.

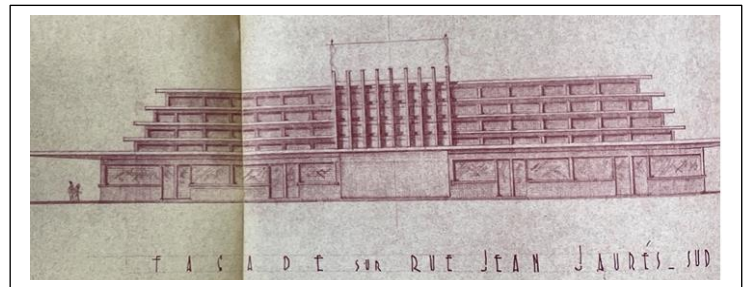
Construction

Le nouveau marché est construit dans la partie nord-ouest de la ville (à 800 m de son lieu d'avant-guerre) suivant le plan d'ensemble de Le Maresquier, validé en 1945. Le projet détruit maisons rurales et une zone de bidonvilles (ancien wagons) pour implanter la place du Commerce au centre d'un îlot de reconstruction, entre les rues Guillouzo et Jean Jaurès. Dans un souci de rationalité, ces nouvelles halles sont situées à proximité de la gare (architecte Le Maresquier, inaugurée en 1955), et de la rue de la République, nouvel axe et pôle d'activité. Pour faciliter les flux, la rue du marché est créée dans l'axe des halles en direction de la gare et un passage sous les immeubles du côté est les relie, en plus de la rue Guillouzo et de la rue Jean Jaurès, à la rue de la République.

Les immeubles sur le côté long sont édifiés entre 1951 et 1954, avant les halles, l'urgence étant de commencer par reloger les habitants. Ces immeubles identiques, en barre, sont caractéristiques de la Reconstruction à Saint-Nazaire, avec les étages supérieurs supportés par des pilotis et porte-à-faux en béton.



Claude Dommée présente treize projets (jusqu'à un beffroi qui serait visible depuis Savenay !) avec un (ou plusieurs) étage(s) réservé(s) à une salle des fêtes et à un musée ... on y pense toujours ! Ces projets sont rejetés car les deux utilisations qu'ils proposent sont très différentes et on préfère les séparer contrairement à l'opinion d'avant-guerre ! De plus, cela entraînerait des coûts très élevés. Les travaux (estimés à 250 000 000 F) sont financés à 43% par l'État, dans le cadre des dommages de guerre, par le ministère du logement et par un emprunt de la mairie.



3 juin 1956 : première pierre en présence de M. Bernard Chochoy, secrétaire d'État au ministère de la Reconstruction et du Logement (MRL, précédemment MRU jusqu'en 1953).

Les travaux entre 1956 et 1958 sont exécutés par l'entreprise toulousaine Delfour et Bisseuil (en 1955, également pour l'hôpital et l'église Ste Anne). Du fait de ses prix plus compétitifs, la mairie lui accorde le marché, toutefois l'architecte Dommée émet un avis défavorable, jugeant la qualité de la prestation insuffisante.

Descriptif

Le bâtiment de 4 000 m² soit 90m de long sur 45m de large (l'ancien mesurait 70 x 35, soit 2 400 m²) est l'un des plus grands marchés couverts de la reconstruction en France. En avril 1958, un journaliste de l'*Éclair* le surnomme « **la cathédrale du commerce** ».

On trouve un **sous-sol de stockage** pour ne pas encombrer la place, limité au tiers de la surface, servant de garage à vélo et de réserve, avec entrée sur la façade nord. Profitant également de la déclivité du sol des rues adjacentes, un quai de déchargement de 40 mètres assure, côté est, la desserte du marché de gros.

Le **rez-de-chaussée** accueille 100 exposants dont 35 magasins tout autour, prévus pour ouvrir aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur pour une parfaite visibilité. Toutefois, l'ouverture extérieure ne sera jamais utilisée car elle empêchait les petits revendeurs de s'installer le long des halles. A l'intérieur, la zone nord est réservée aux marchands de poisson, les commerces de boucherie et de charcuterie au côté sud. Au centre, deux carreaux centraux de 900 m² de surface, pour des lieux de rencontre et de bavardage.

Côté sud, une **salle à l'étage**, sur une profondeur de seulement 20m, servait de logement au gardien.

Un **auvent sur trois cotés** avec une portée de 7 mètres, accompagné d'un vaste terre-plein de 3 600 m², dallé en carreaux de basaltise, accessible aux véhicules par la façade principale donnant sur la rue Jean Jaurès et par des entrées latérales, permet aux maraîchers et petits marchands de campagne d'installer leurs éventaires. Sur le côté nord, l'auvent n'est que de 3,5 mètres, mais au sud l'auvent et la salle de l'étage masquent les voutes peu visibles de l'extérieur, et pourtant véritable prouesse architecturale.

Cette **couverture** est permise grâce à l'utilisation audacieuse du béton armé sur une superficie de 4 000 m². Elle se compose de la succession de **16 sheds** (toiture en dents de scie souvent utilisée pour les ateliers) ; deux arcs en béton précontraint (câbles d'acier boulonnés sur les côtés, entourés de béton) d'une seule volée (45 m), sans support ni pilier intermédiaire à 11 m au-dessus du sol, supportent chaque **shed** de 60 tonnes, avec un versant vitré (800 m² de verrières au total), de pente rapide, et un autre, de pente très faible, en voile de béton (5 cm). Chaque élément est coulé dans un coffrage (20 t) porté par échafaudage tubulaire monté sur essieux et sur rails. Grâce à un système de vérins, ce coffrage monte et descend à volonté. Une fois achevé le premier **shed** (décoffrage 8 jours après), on passe au second avec le même échafaudage que l'on roule, selon une progression, voute après voute, du sud vers le nord et le même coffrage (le seul coffrage pèse de 18 à 20 t).



L'ouvrage est conçu de telle manière qu'en rentrant par le côté nord, on découvre une voute pleine mais en se retournant on voit les verrières exposées au nord. Cette exposition des vitrages permet de maintenir une température constante, favorable aux produits alimentaires ; la lumière n'est jamais éblouissante et le système des **sheds** a été prévu contre l'écho (premier exemple de protection anti bruit), sans oublier l'écoulement des eaux. L'éclairage naturel est rehaussé par une succession de tubes de néon épousant les arcades de la voûte. Cet espace totalement libre, montre les progrès par rapport aux halles précédentes, pourtant en béton.



Les halles des années 30



Les halles d'aujourd'hui

2 septembre 1958 : les halles sont ouvertes au public.

Difficultés

Les travaux sont achevés avec 7 mois de retard : l'entreprise Delfour et Bisseuil évoque des difficultés d'approvisionnement, le mauvais temps de l'été 1957, le climat social troublé par grèves régulières depuis les grandes grèves de 1955. Or, une indemnité de 5 000 F par jours de retard est prévue, soit 1 000 000 F à payer par l'entreprise ; la mairie accepte de rapporter le retard à 3 mois, soit 450 000 F seulement.

Mais, dès **1963**, on constate que l'étanchéité est mal faite malgré les termes du devis avec Delfour et Bisseuil. Une vieille loi de responsabilité datant de la révolution, modifiée en 1967 et 1975 dispose d'une garantie décennale... Cependant, il n'y a pas de recours de la mairie, ni de l'État contre l'entreprise et l'architecte rejette toute responsabilité ayant mis en garde au préalable contre les insuffisances techniques de l'entreprise.

Les travaux s'enchaînent ensuite :

1983-85 : travaux pour ce problème d'étanchéité constaté dès le début et sécurisation des auvents

1989 : violent incendie au sous-sol, les dalles supportant le rez-de-chaussée et des poutres se fissurent

2005 : Rénovation (sanitaire, peinture) sans fermeture au public

2020-2022 : projet de réhabilitation mais désaccord avec les propositions d'architectes jugés trop onéreuses

2025 : travaux urgents :

- sécurisation des vitrages (certains descellés) et des bétons, façade nord très dégradée (risque de chute de béton par dégradation et corrosion de l'acier),
- nouvelles menuiseries,
- peintures extérieures et intérieures,
- aménagement intérieur pour en faire, de nouveau, un lieu de rencontre et de convivialité : couleurs, grande table, des mange-debout, des assises variées notamment pour enfants, stations de tri des déchets.

2025 : de septembre à décembre, la mairie a programmé une grande réhabilitation ...

En **2025**, les halles sont ouvertes les matins du mardi, vendredi et dimanche plus, une innovation, du samedi.

En **2000**, on comptait 165 commerçants abonnés plus 20 à 50 « passagers » ; en 2025, 110 commerçants abonnés (le loyer d'un magasin est de 150€ par mois) proposent leurs marchandises à une clientèle plus ou moins vieillissante.

Église Ste Anne 1956 - 1959

En 1930, le centre-ville compte deux églises pour 30 000 habitants :

- **L'église Saint-Gohard en 1873**, nouvelle paroisse liée à l'extension de la ville, avec une église provisoire dans un vaste hangar en bois, place Marceau, remplacée quelques mois plus tard par une église bien modeste.
- **L'église Saint-Nazaire**, construite en 1891, dans le style néo-gothique, remplace l'église du vieux quartier en très mauvais état et trop excentrée par rapport à la nouvelle ville qui s'était créée autour des bassins.

(A ces deux paroisses s'ajoute dans le faubourg de Méan-Penhoët (6148 habitants) l'église **St Joseph de Méan (1890)**, à l'emplacement d'une chapelle du XVIIe démolie au XIXe ; quand Méan, détaché de Trignac, est rattaché à Saint-Nazaire, une nouvelle paroisse est créée. Il existe également deux églises des écarts de **St Marc (1033 habitants)** et de **l'Immaculée (2657 habitants)**, mais bien éloignées du centre-ville pour l'époque. La chapelle de Notre-Dame-de-Toutes-Aides (XVIIe), est utilisée sporadiquement, mais subsiste encore aujourd'hui comme le plus ancien édifice catholique de Saint-Nazaire. Ainsi, pour l'ensemble de la commune de 40 000 habitants en 1939 : cinq églises. Par comparaison, en 2025 pour 72 000 habitants, six églises, Saint-Paul à la Bouletterie a été ajoutée (plus 3 mosquées, 1 synagogue rue Copernic près de la rue de la Berthauderie, une église baptiste et un culte protestant rue d'Ypres et à la Fraternité ; seul un temple protestant passage de Cran existait en 1939).)

Deux paroisses en centre-ville, à l'époque, c'est peu pour un centre de 30 000 habitants en pleine expansion :

- à l'ouest vers Plaisance et le long de l'estuaire (les paroissiens vont à la messe dans la chapelle du collège St Louis)
- à l'est vers le quartier de la Matte (actuel quartier de la gare)

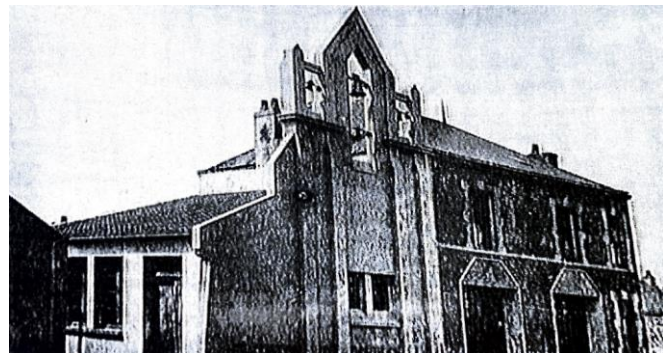
Mrg Villepelet (1892-1982) évêque de Nantes de 1936 à 1966, fait montre tout en nuance d'un grand zèle missionnaire en terre déchristianisée comme celle de Saint-Nazaire. Il décide de rajouter deux autres paroisses dans le centre-ville.

(1) En avril 1937, il crée une paroisse au Perthuischaud avec une église dans l'entrepôt désaffecté des miroiteries de l'ouest, sous un vocable aimé des Nazairiens, **Notre-Dame d'Espérance**, nom de la chapelle du vieux quartier détruite lors du percement de la nouvelle entrée (1896-1907).

(2) En octobre 1937 : la première église Sainte-Anne

La première église Sainte-Anne :

Les quartiers pauvres d'Herbins et de la Matte dépendaient de Saint-Gohard, trop éloignés pour les fidèles et les enfants du catéchisme. Ainsi émerge la volonté de créer la **chapelle Sainte-Anne en 1937** dans l'ancien café désaffecté des boulistes, 112 rue de la Matte, soit au carrefour de la Matte (croisement des rues de la Croix-Amisse, de la Matte et d'Anjou, de nos jours occupé par la gare routière de la STRAN). Le local est délabré, on casse la cloison du fond pour agrandir mais des lambeaux de tapisserie subsistent çà et là ; il est aménagé tant bien que mal par les gens du quartier (un marchand de charbon transporte une cinquantaine de chaises, un menuisier prête des planches pour faire des bancs) ; puis une petite construction en parpaing pour la sacristie et un clocher sont ajoutés.



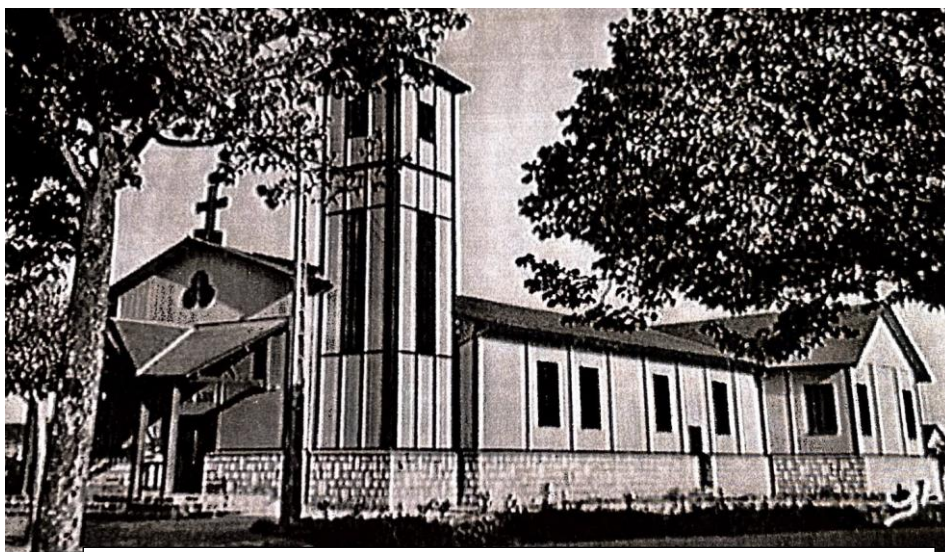
Sainte-Anne-de-la-Matte (1937-1943)

En 1941 elle est érigée en paroisse : **Ste Anne de la Matte**. Église éphémère, car en 1942 des bombes tombent sans exploser dans la cour puis les bombardements du 28 février 1943 la détruisent.

Novembre 1945 : une église transitoire en bois est installée dans une maison de style basque dans un garage (le reste de la maison en ruine), 51 avenue des Sports et presque au même endroit est bâtie un an après l'église provisoire :

Avril 1946, deuxième église Sainte Anne-de-la-Croix fraîche

Cette église provisoire est bâtie un peu plus loin sur l'avenue des sports ; le soubassement en pierre est récupéré dans les baraques de soldats allemands à Pornichet, des plaques d'isorel forment les murs et le clocher, le tout peint en jaune rosé. A l'intérieur un chemin de croix peint par Émile Gauthier, à gauche de l'entrée une statue de Sainte Anne récupérée dans les décombres de l'église de la Matte. Les paroissiens restent dans l'attente de la construction d'un bâtiment durable...



Ste-Anne-de-la-Croix Fraiche (1946 - 1959)



Le stade du Plessis en 1946 – en bas à droite, l'église Sainte-Anne-de-la-Croix-fraîche

Enfin : la troisième église Sainte-Anne 1957-59

Dans le quartier en pleine expansion du Soleil levant, le long du nouveau boulevard Jean-Mermoz qui entoure la ville. Elle est inscrite aux monuments historiques et labélisée « *architecture contemporaine remarquable* » par le Ministère de la Culture, pour son architecture et les nombreux artistes qui ont contribué à sa réalisation.

Un bâtiment d'architecte, une décoration d'artistes et une église de paroissiens ...

LA CONSTRUCTION

L'architecte **Henri DEMUR** (1903 à Albi -2002 à Saint-Nazaire), élève de Charles Lemaresquier, (le père de Noël), commence sa profession d'architecte à Toulouse avant 1945 et construit des logements dans le midi, Toulon et Nice. Malgré de petits différents avec Noël quand il travaillait dans le cabinet familial, il rejoint l'équipe de Saint-Nazaire. En **février 1946**, il est nommé architecte en chef-adjoint de Noël Le Maresquier pour la reconstruction de Saint-Nazaire. (Il s'installe à Saint-Nazaire où il continuera sa profession : le centre commercial de la Trébale, l'ancienne caserne des sapeurs-pompiers rue du Dolmen, des logements). Il adopte le « **mythe du béton armé** » qu'il y avait chez les jeunes architectes de la Reconstruction et leur désir de le montrer brut de décoffrage, signe d'une réelle modernité, dont l'église Sainte-Anne constitue un exemple emblématique. Il rencontre les équipes de l'art sacré, puis effectue un voyage d'étude au Raincy et en Suisse.

Il travaille avec l'ingénieur-conseil **Bernard LAFFAILLE** (1900- juin 1955), diplômé de l'École Centrale en 1923, créateur de nouvelles techniques architecturales, comme le « V Laffaille », en 1934, et la couverture des édifices par des voiles de béton armé ultra-minces. Il participe à la réalisation de l'église Notre-Dame de Royan, du couvent des Dominicains de Lille, de l'Unité d'habitation de Rezé et ...de façon posthume à l'église Sainte-Anne et à de la Soucoupe de Saint-Nazaire.

L'église Sainte-Anne est propriété du diocèse car le café de la Matte, acheté par un paroissien (le diocèse n'ayant pas voulu faire officiellement cet achat) est légué au diocèse. C'est donc le conseil paroissial de l'Association diocésaine qui est maître d'ouvrage.

Henri Demur s'entend bien avec l'abbé **Le Meter**, curé de Ste Anne, proche du dominicain Jean **Cocagnac** (1924-2006) qui a fait des études d'architecture, fut résistant puis dominicain, prêtre, écrivain et chanteur, proche de Le Corbusier, directeur de la revue *l'Art sacré* qui promeut un renouveau de l'architecture religieuse, s'appuyant davantage sur la liturgie. Il vient séjourner à Saint-Nazaire et avec l'architecte et le curé, ils veulent faire de l'église Sainte-Anne une certaine vitrine de la création artistique contemporaine en recourant à des artistes souvent soutenus par cette revue *L'Art Sacré*. Ils avaient pensé à **Fernand Léger** (1881-1955) pour réaliser la décoration de l'église Ce dernier avait réalisé en 1950 une toile, emblème monumental de la France de la Reconstruction, en proposant une image allégorique de l'homme au travail. Malheureusement, il décède avant et on fait appel à d'autres artistes.

L'entreprise toulousaine **Delfour et Bisseuil**, déjà rencontrée aux Halles, est chargée du gros œuvre.

Le financement est difficile : l'indemnisation du Ministère de la Reconstruction est très faible car la chapelle de la Matte avait peu de valeur ; le diocèse finance donc l'essentiel en faisant, en partie, un emprunt auprès des paroissiens et en appelant à leur générosité : ce sont les ouvriers des chantiers qui ont eux-mêmes financé le projet des vitraux et qui ont demandé à Serge Rezvani d'en composer le carton. Pendant les vacances de nombreux bénévoles prennent part aux travaux. La croix et les chandeliers sont l'œuvre d'un soudeur bénévole d'après les dessins de l'artiste ; une dizaine d'entreprises donnent une ou deux journées de travail pour le revêtement du sol.

Octobre 1955 : Plans et devis ; ouverture du chantier

Janvier 1956 jusqu'en **juillet 57** : 18 mois de travaux

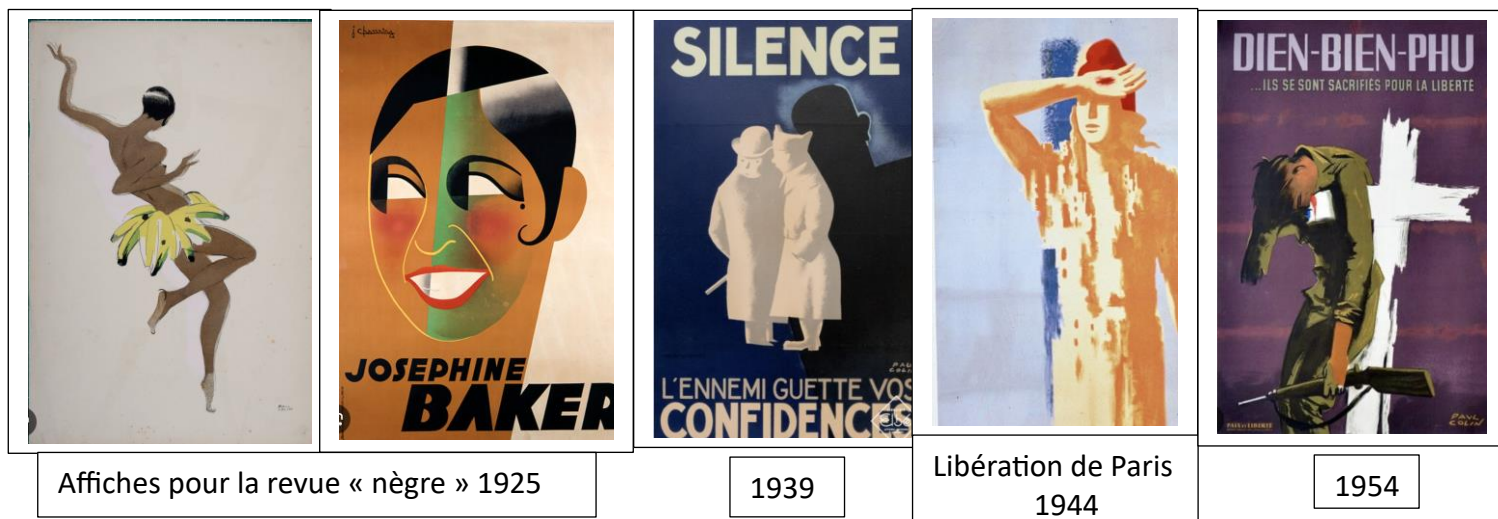
L'EXTERIEUR

1/ Très géométrique : grand parallélépipède orienté vers l'est, surmonté d'un toit à quatre pentes en ardoises ; il est en retrait des murs ce qui le rend invisible ; pas de transept, pas de déambulatoire ni d'absides. Au nord une chapelle secondaire plus basse et au sud la sacristie qui communique avec le presbytère.

Les techniques de mise en peigne du béton composent le décor des parois laissées brutes : coffrages visibles en jeu de carrés réguliers ou dessins de planches sur les côtés. Seules les ouvertures en forme de croix - non sans rappeler les cimetières militaires - et les mosaïques à l'entrée animent la façade de béton.

2/ La façade principale portée par deux cylindres évidés, à gauche le baptistère, à droite l'ancien garage à vélo. Ces cylindres sont recouverts de deux mosaïques en pâte de verre de Venise représentant le travail des ouvriers des chantiers navals nazairiens.

L'architecte et le curé estimant que la maquette de l'église ressemblait à une salle de cinéma, pensent à une affiche qui soit une œuvre d'art. S'impose alors **Paul COLIN, (1892-1985)**, célèbre affichiste pour la revue Nègre (il fut l'amant de Joséphine Baker), pour le 1^{er} festival de Cannes d'après-guerre en 46 (un bonhomme dont une sphère terrestre tient lieu de tête porte sa caméra tournée vers le ciel, filmant les étoiles), pour des eaux minérales, des liqueurs, etc ... soit 1 400 affiches, 700 décors et costumes de théâtre et de ballet (Serge Lifar). Il avait écrit : « *L'affiche doit être un télégramme adressé à l'esprit* ».



Paul Colin est donc chargé des cartons de la mosaïque. Pour cela, il séjourne quelques temps à Saint-Nazaire pour s'imprégner de l'atmosphère des chantiers qu'il visite avec le père Cocagnac.

La maison Barillet (Louis (1880-1948) puis son fils Jean (1912-1997)) célèbres vitraillistes et mosaïstes, effectuent la pose et la réalisation de la mosaïque.

Intitulée « **L'hymne au travail** », cette mosaïque, composition profane pour édifice religieux ou sacralisation du monde du travail, apporte un message clair : voici une église des temps nouveaux, préconciliaire, s'interrogeant sur sa doctrine sociale, plus proche du peuple et des travailleurs, à la suite de l'encyclique *Rerum novarum* du pape Léon XIII en 1891, mais plus encore de l'encyclique de Pie XI *Quadragesimo anno* en 1931. C'est une des premières et rares fois où l'iconographie de la façade d'une église ne prend pas sa source dans les textes religieux mais dans le quotidien laborieux d'une population au travail qu'elle magnifie (la sculpture médiévale, riche de la représentation des travaux des champs, n'en faisait pas cependant l'essentiel de la décoration).

La fresque représente une scène de construction d'un navire sur cale avec des ouvriers sur des échafaudages positionnant une tôle. L'un des navires est figuré avec l'extrémité de la grue Gusto (la « grand-mère » qui fut longtemps l'une des plus puissantes du monde) et la forme Jean-Bart en arrière-plan. Au premier plan, trois silhouettes portent une pièce de bois sous la coque d'un navire maintenu par des billes de bois (les accores), avant le lancement. Un architecte lit les plans tandis qu'un soudeur rive une pièce à l'arc électrique.

Interprétation à plusieurs niveaux : on peut repérer les métiers et les différentes étapes de la construction navale. Mais les ouvriers et les accores de bois ne font-ils pas écho au Christ portant sa croix et aux deux larrons ? Le soudeur et son feu brillant n'est-ce pas une représentation de la lumière jaillissante de la résurrection (cf l'autel) ? Chacun est libre ...

La mosaïque fait corps avec l'architecture, les cylindres de béton donnant le mouvement à la scène que la lumière du soleil dans la journée fait évoluer.

Ces mosaïques ne manquaient sûrement pas d'évoquer, pour les fidèles de l'époque, le cantique chanté le 5 septembre 1937 pour l'inauguration de la chapelle Ste Anne de la Matte :

*Sainte Anne de Saint-Nazaire
Soyez reine de nos chantiers
Écartez d'eux chômage et misère
Et bénissez tous les ouvriers !*

Mais en 1958, pour le commentateur du tour de France c'est autre chose : il déclare qu'on passe devant la Bourse du travail...

3/ Le baptistère est éclairé par des vitraux en dalles de verres de **Serge Rezvani** ; les galets blancs formant le sol furent ramenés des plages par les paroissiens ; la cuve baptismale en marbre blanc de **Maxime Adam- Tessier** est aujourd'hui brisée et le baptistère désaffecté.

4/ Le clocher extérieur : peut-être une conception de **Bernard Lafaille** ingénieur (1900 -55) inventeur du poteau en béton armé en forme de V, préfabriqué. D'une hauteur de 40m terminé par une Bible ouverte vers le ciel, il est séparé de l'église pour éviter que les vibrations dues aux cloches n'ébranlent l'édifice mais aussi en référence aux anciennes églises (idem à Saint-Gohard). Trois cloches (Anne Thérèse, marraine : les paroissiennes ; Marie Paul, marraines : les militantes de la paroisse ; Jeanne-Claire, marraine : une famille) furent coulées par la fonderie Paccard à Annecy, à partir d'une collecte de bronze, de cuivre et de ferraille dans le quartier.

5/ Le vaste porche permet d'accueillir les fidèles à l'abri des intempéries, espace de convivialité avant et après les offices.

L'INTERIEUR

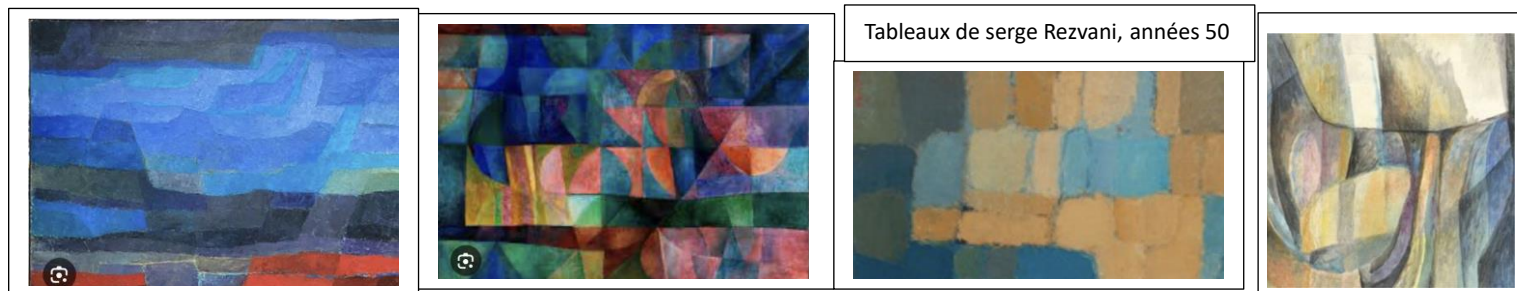
À l'intérieur, les décors modernes sont le fruit d'un travail remarquable de nombreux artistes célèbres du milieu du XXe siècle.

1/ Une vaste nef d'un seul volume (sauf une cloison légère récente), conçue pour faire converger les regards vers l'autel ; 1000 à 1200 places pour les fidèles.

Entre le plafond en aluminium perforé et la toiture s'intercale un matelas de laine de verre pour une meilleure acoustique.

2/ Les vitraux dessinés par **Serge Rezvani**, posés par **Jean Barillet**, forment un ensemble de 150 m², 10 mètres de haut, les rares composés par l'artiste.

Serge Rezvani né en 1928 en Perse (actuel Iran) d'une mère russe, arrive en France à l'âge d'un an. Il est le plus célèbre des artistes attachés à cette église. C'est un artiste protéiforme, intervenant dans de nombreux domaines : pêcheur sous-marin, dessinateur, peintre, écrivain (40 romans et 15 pièces de théâtre), créateur de 150 chansons sous le pseudonyme de Boris Bassiak dont les plus connues « Le tourbillon de la vie », « J'ai la mémoire qui flanche » furent interprétées par Jeanne Moreau.



Comme sa peinture, ses vitraux sont abstraits : d'épaisses dalles de verre serties par du béton (et non du plomb) privilégient l'éclairage indirect de la nef pour faire converger la lumière vers l'autel ; en entrant, on ne comprend pas d'où vient la lumière de telle sorte que les vitraux ne sont visibles qu'en se retournant. Les dalles de verre varient en forme et en couleur, teintes chaudes pour la nef, bleu pour la chapelle.

3/ **Le chemin de croix** est formé d'une succession de carrés de bois de 30 cm ; la xylogravure fixe les contours du dessin dont les aplats sont teintés d'un brou de noix plus ou moins foncé ; les veines du bois sont laissées apparentes donnant ainsi l'apparence d'une marqueterie. Il est signé E.G. c'est-à-dire **Émile Gautier** (1920-2013) qui fut professeur à l'école de dessin de Saint-Nazaire pendant 35 ans. Ce chemin de croix est référencé dans la seconde église provisoire, Sainte-Anne-de-la-Croix-Fraîche et fut transféré dans l'église actuelle. Certains panneaux ont souffert et sont ondulés ; il peut s'agir, vue sa date de création en 1946, d'un bois de récupération.

4/ **L'autel**, situé aux deux tiers de la nef, est mis en scène par un plateau surélevé de trois marches, couvert de grès rouge rappelant le sang des victimes de la guerre. Il fait face aux fidèles.

Dans le texte de Vatican II : « *Il est bien de construire l'autel majeur séparé du mur, pour qu'on puisse en faire facilement le tour et qu'on puisse y célébrer vers le peuple, et il sera placé dans l'édifice sacré, de façon à être véritablement le centre vers lequel l'attention de l'assemblée des fidèles se tournera spontanément.* »

Or, il est publié en 1963 et Ste Anne est construite avant. En réalité, la position centrale de l'autel répond au mouvement **liturgique**, courant réformateur de la fin du XIXe qui souhaite augmenter la participation des fidèles à la liturgie grâce à une meilleure visibilité ... qui sera permise grâce au béton ! On trouve déjà des exemples en 1927 et en 1937 avec l'église du plateau d'Assy en Haute Savoie ; en 1945, un traité de Theodore Klauser « *Instruction de l'aménagement des églises dans l'esprit de la liturgie romaine* », prône un retour à la tradition des **basiliques romaines**. Les réformes de Vatican II sont la reconnaissance officielle de cette impulsion. Ces autels face au peuple représentent souvent une table en mémoire de la Cène, mais celui-ci est un monolithe blanc, en calcaire, de 8 tonnes, figurant un tombeau, en référence aux premières messes célébrées dans les catacombes sur le tombeau des martyrs ; c'est l'œuvre **de Maxime Adam-Tessier** (1920 Rouen-2000 Paris), sculpteur international, (Londres, EU, Allemagne, Brésil) à qui l'on doit de nombreuses restaurations d'églises après la guerre. Il est orné de la représentation abstraite de la Résurrection sur 4 faces : face ouest la résurrection (explosion du matin de Pâques) ; face sud la mort vaincue (la croix tombée à terre) ; face est : le tombeau vide ; face nord l'amour du Christ (un cœur et une croix).

L'autel est éclairé par un **lustre de 50 ampoules** dans des abat-jour rouges, rappelant peut-être des baldaquins plus classiques.

Le Christ en croix « **Le Christ bleu** » accompagne l'autel ; il est en métal peint de l'artiste suisse **Albert Schilling** (1904-1987), considéré comme un pionnier du renouveau de l'art sacré. Il évoque la souffrance des déportés, le corps du supplicié dépassant la croix pour élargir ses souffrances à celles du monde ; l'autre face, retournée au moment de Pâques, symbolise la résurrection.

5/ **La chapelle latérale nord** : un autel plat central nécessite un autel annexe pour poser le tabernacle ; celui-ci est en bronze, de forme géométrique, œuvre de l'orfèvre **François-Victor HUGO** (1899-1982) arrière-petit-fils du poète, connu par ses travaux de ferronnerie et d'orfèvrerie pour Picasso, mais aussi Max Ernst, Jean Cocteau. Il est appuyé contre le seul mur qui ne soit pas laissé en béton brut mais peint en rouge. La couleur bleue qui éclaire la chapelle provient des deux sources de vitraux disposés à l'est et à l'ouest, suivant la course du soleil ; une verrière plate, dissimulée dans le plafond, donne une lumière zénithale naturelle.

Les travaux terminés, l'église est consacrée en septembre 1957 par trois évêques dont Mgr Villepelet qui en est à sa troisième église Sainte-Anne ! La réception définitive des travaux est retardée par des problèmes d'étanchéité et d'infiltration d'eau ; l'ouverture aux fidèles n'a lieu qu'en 1959.

A l'arrière de l'église, une statue représente les saintes Anne et Marie en bretonnes, œuvre **d'Henriette Porson** (1874 -1963). Cette artiste nantaise collabore dès 1930 à la manufacture HB de Quimper (photo ci-contre) et reprend cette représentation pour la statue commandée lors de la première église Sainte-Anne en juillet 1938. Les dégâts de l'auréole rappellent qu'elle fut sortie miraculeuse des décombres puis installée à gauche du porche de la seconde église. Le culte de Sainte Anne patronne de la Bretagne, surnommée la grand-mère des Bretons, a plusieurs origines :

- Le nom d'une divinité celtique, ANA, aurait favorisé l'extension de ce culte.
- Légende d'une barque transportant la mère de Marie et d'autres saintes femmes accostant en Bretagne
- Apparition de Ste Anne au 17^e à un laboureur (Yvon Nicolazic) du pays d'Auray.



LA SOUCOUE (1962-1970)

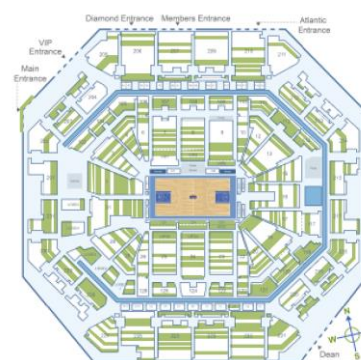
Une soucoupe, un **Ovni** plutôt un **OANI** : Objet Architectural Non Identifié, avenue Léo Lagrange, classée « *patrimoine du XXe siècle* » en 2007 et « *Monument historique* » en 2019.

C'est le symbole de la Reconstruction et du sport nazairien, mais surtout de la créativité des architectes de la Reconstruction à Saint-Nazaire. La Soucoupe est étonnante et unique à Saint-Nazaire et à deux exemplaires dans le monde :

- une en Pologne à Katowice, SPODEK (1959-1971) contemporaine et plus grande 11000 spectateurs ;
- une autre, toute récente, à Brooklyn, le Barclays Center (2010-2012), d'une capacité de 17 732 places.



La salle omnisport à New York, extérieur et intérieur



1/ Avant-guerre

Les installations sportives de la ville sont en parties détruites, ...mais il n'y avait pas grand-chose !

1920 : le parc des sports du Plessis est implanté sur un ancien champ de manœuvre du 64^e régiment : un portail blanc sur l'avenue des sports / avenue Georges Danton avec le blason de la ville, est le seul vestige de ce parc des sports qui se composait de terrains de foot et de rugby, avec tribunes pour 600 personnes, 2 courts de tennis, un vélodrome de 250 m avec tribune de 450 places et un stand de tir. (Dans l'entre-deux guerres, le sport sert avant tout à préparer de futurs soldats)

Assez abîmé pendant la guerre (il sert notamment à des parades de l'armée allemande d'occupation), il est rénové et utilisé jusqu'en 1980, très moderne pour l'époque avec éclairage électrique, cabine téléphonique, salle de bains-douches.



Stade du Plessis
Maquette de
Jean Cadiou

En 1936, la municipalité envisage le grand projet d'une maison des sports avec piscine, à la place d'une ancienne briqueterie (pas loin du Ruban bleu actuel : rue de Stalingrad, rue d'Anjou) ; les plans sont faits mais la construction n'a pas le temps d'être réalisée avant le début de la guerre. Les Nazairiens continuent à pratiquer la natation dans les bassins du port et la boxe dans les hangars de la transat. Des terrains de tennis de clubs privés existaient rue de Santander (architecte Claude Dommée).

A Penhoët : terrain de foot bordé de tribune de 200 places, un stand de tir, une salle de gymnastique, une salle de boxe. Juste après la guerre on les remet provisoirement en état.

2/ Le Parc des sports après-guerre

Double objectif : valoriser le sport et l'espace marécageux du grand Marais

L'importance du sport n'apparaît plus en terme militaire mais comme indispensable pour la santé, l'hygiène, la lutte contre les déviances (alcoolisme, violence). L'État y attache une grande importance et particulièrement les mairies socialistes dont celle de Saint-Nazaire. François Blanchon donne au sport un rôle social, éducatif, culturel et économique : dans les années 1950, on constate l'augmentations des pratiques sportives, du sport féminin et de nouvelles disciplines, outils de redressement national. Ainsi, à Saint-Nazaire en 1975, 10 000 adhésions à des club sportifs pour 69 000 habitants.

L'assèchement du grand marais (50 ha) : une cuvette à moins 4m du niveau de la haute mer, séparée de la mer par un cordeau sableux, alimentée par de modestes ruisseaux ; inondée l'hiver, elle sert de pâture et même d'hippodrome (1864 -1938) quand l'assèchement le permet. A Pornichet l'hippodrome est aussi installé sur d'anciens marais (salants), dans cette commune anciennement rattachée à Saint-Nazaire.

Il existe 19 propriétaires (dont la ville qui possède 4% de la superficie) du grand marais domiciliés aux alentours et réunis en un syndicat des copropriétaires en 1915. Ils protestent ensemble quand les soldats

américains installent un camp en 1917 à la périphérie, qui bloque l'écoulement du déversoir du marais, provoquant la stagnation des eaux et limitant la sécheresse à 2 mois/an ; ainsi les prairies ne rapportent plus grand-chose.

Dès 1929 la presse évoque la possibilité de le transformer en zone de loisir, « *le bois de Plaisance serait le bois de Vincennes des Nazairiens* » et de débloquent ainsi l'extension de la ville vers l'ouest.

En 1945 : décision de le combler, avec les produits du déblaiement des ruines (500 000 m³ de gravats), transportés par des prisonniers allemands. Mais le niveau n'étant pas encore suffisant : il faut ajouter du sable. Des engins de dragage déversent 600 000 m³ de sable, refoulés hydrauliquement dans une conduite de 2 km de longueur qui passe au-dessus du boulevard Albert 1^{er} et la rue de Pornichet. Trois campagnes de dragage sont nécessaires en **1955, 1956 et 1957** tandis que se poursuit l'expropriation des propriétaires (1953-1961). Le grand marais asséché est partagé entre un parc paysager (26 ha) avec un lac, mis en eau en 1960 et une plaine des sports (20 ha). A la périphérie, la Cité scolaire est inaugurée en 1959 et les bureaux de la Sécurité Sociale en 1969.

1959 – 1967 : le parc des sports est implanté sur la plaine des sports ; un avant-projet avait été établi en 1955. Mais il faut attendre la fin du comblement en 1957 ; les travaux peuvent alors commencer même si les expropriations ne sont pas encore achevées.

Les plans sont confiés à l'architecte **Roger Vissuzaine (1909-1993)** et au paysagiste **Albert Audias** (ingénieur agronome et paysagiste, professeur à l'école du paysage des jardins à Versailles, qui dessine aussi le parterre devant l'hôtel de ville).

Ce **parc des sports offre de nombreux équipements, certains en accès libre** : plusieurs terrains de basket, de foot, de hand, de tennis, une piste d'athlétisme de 400 m, avec des tribunes de 2 000 places assises. Le creusement d'un bassin de natation d'été et un autre couvert, offre d'autres pratiques sportives. (Aujourd'hui, le centre aquatique « Aquaparc » vient agrémenter l'ensemble). Cependant, il manque une grande salle couverte : ce sera le dernier projet de la Reconstruction à Saint-Nazaire du mandat de François Blancho, maire de 1925 à 1968 (avec interruption pendant la guerre) ; il meurt le 2 février 1972 en ayant pu voir son ultime projet achevé... non sans mal !

3/ La salle polyvalente : La Soucoupe

Le projet

En 1960, le MRU demande à la ville de solder ses dommages de guerre **avant 1962** ; le conseil municipal décide donc en 1960 de les utiliser pour la salle de sport multidisciplinaire tant attendue, à la place d'un terrain de foot. Il demande un projet alliant modularité, espace intérieur dégagé et coût modéré.

Pourquoi modularité ? Pour répondre à plusieurs usages ; une salle de sport et une salle de spectacles, de variétés et de congrès, d'une capacité de 3 500 places : 2 200 places assises dans les gradins plus 1 300 dans des sièges amovibles. L'espace intérieur devra être dégagé pour une **visibilité optimale aussi bien** de la scène que du plateau d'évolution sportive.

Le financement est assuré à 70% par les reliquats de dommages de guerre et à 30% par les fonds propres de la ville, déjà bien endettée.

Le projet se complique quand il doit répondre à plusieurs contraintes tout en alliant la forme aux nécessités. Le sol, formé de décombres et de sable, est en effet de mauvaise qualité. Ce n'est qu'à 40 mètres de profondeur que se trouve la roche.

Pour pallier ces différents problèmes, il faut donc prévoir une construction légère et économique pour un espace polyvalent en gradin. Heureusement, le béton est là !

La ville demande à l'architecte **Roger Vissuzaine (1909-1993)** d'étudier le projet : né dans l'Aisne, il fait ses études à Nantes puis à Paris. Devant l'ampleur de la tâche, il s'entoure de plusieurs architectes et ingénieurs spécialisés dans les constructions en béton.

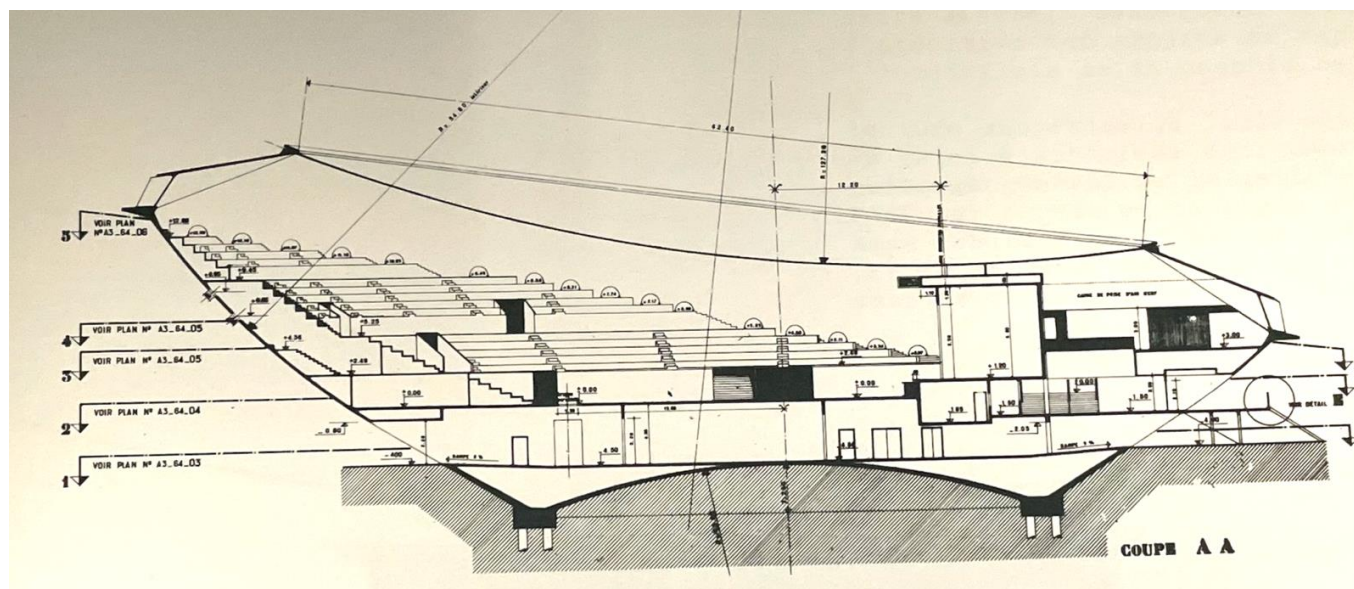
- **René Rivière (1895-1988)**, est chargé du suivi de la réalisation
- **Louis Longuet (1903- 84)**,
- **René Sarger (1917-1988)**, élève d'Auguste Perret, architecte, ingénieur, concepteur de structures en béton, spécialiste des résilles de câbles prétendus. Réquisitionné par les Allemands pour le mur de l'Atlantique, il fait passer les plans à la Résistance. Dénoncé, il est déporté puis libéré par l'armée rouge, Il est associé dans bureau d'étude à **J.P. Batillier et Gustave Joly**.

Plusieurs projets sont proposés : un rectangle avec des gradins sur 3 côtés, une arène, un cirque avec chapiteau ...

Finalement en **mars 1962**, le conseil municipal opte pour une **coquille inversée** flottant comme un bateau avec une partie qu'on peut imaginer immergée. Le mot coquille est alors utilisé par les architectes, ainsi que par François Blanco mais le public parlera toujours de la **Soucoupe**.

C'est une expérimentation architecturale, la forme sphérique limite les fondations du bâtiment, la technique du voile de béton sur maillage permet une construction légère.

En juillet 1962, le permis de construire est obtenu et les travaux débutent le 26 décembre 1962.



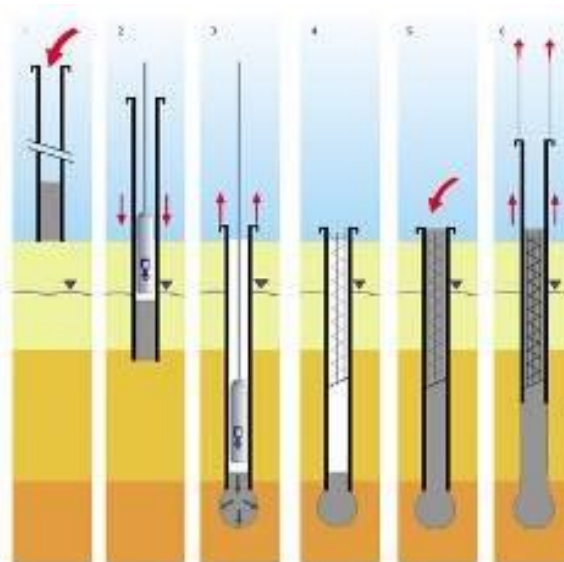
La construction : 20 mois estimés en fait 7 ans de travaux

Les fondations ne peuvent pas être superficielles car le sol meuble ne présente pas assez de résistance et nécessite des fondations profondes. Pour cela on fait appel à l'invention de l'entreprise Frankignoul, du nom de son fondateur un ingénieur belge. **Les pieux Franki** ont permis de réaliser de nombreuses constructions dont la base de lancement de fusées en Guyane, la résidence palace à Bruxelles, l'opéra de Sydney, la ville de Brasilia.

Au fond d'un tube d'acier creux (diamètre 30 cm) on installe un bouchon d'ancrage (ou mouton) en béton sec. Le mât de battage pilonne le bouchon entraînant le tube qui s'enfonce dans le sol. Arrivé à la profondeur voulue, on pilonne le bouchon pour créer une base élargie du pieu, on met en place l'armature métallique puis on coule le béton sec. Il ne reste plus qu'à extraire le tube d'acier, préalablement enduit de graisse de bœuf, pour faire un autre pieu.

Les architectes avaient prévu **186 pieux**, **174 pieux** de 9,50 m sous les gradins et 12 pieux de 11,50 m sous le plateau ; mais par souci d'économie on se limite à **166 pieux** (116 et 50) tout en augmentant leur profondeur (de 19 à 20 mètres). Ces fondations sont réalisées par l'entreprise nazairienne Plantade.

Puis des **longrines** (poutres de béton) sont enterrées horizontalement, soutenues par les pieux et recouvertes d'une dalle.



Ces fondations sont effectuées de février 1963 à juillet 1963 : 4 mois pour les pieux, 2 mois pour les longrines, 1 mois pour le coulage de la dalle et la pose de l'assise de 48 m de diamètre au sol, véritable labyrinthe de cloisons, d'escaliers.



Travaux d'élévation du sous-sol, en fait rez-de-jardin

A l'occasion de la pose de la première pierre en octobre 1963, François Blancho déclare :

« Ce lieu sera apprécié par la population laborieuse de Saint-Nazaire, toujours éprise de grand et de beau car sa vocation est, à elle aussi, de construire des chefs d'œuvre partant dans le monde tels Normandie, France ..., notre ville capitale de la construction navale mondiale »

Puis viennent, **d'octobre 1963 à juillet 1964, les travaux d'élévation de la coque** inclinée surmontant l'assise, partie la plus difficile ; sa hauteur variant de 8 à 18 mètres avec une inclinaison de 50°.



Ferraillage et échafaudage de la coque, décembre 1963

Grâce à un ferraillage et à un croisement d'acier, puis à un coffrage en cercle de 0,45 mètres avant de couler béton, **la coque est réalisée étage par étage en 44 cercles concentriques** de béton, reposant les uns sur les autres sans autre échafaudage que celui des premiers cercles qui sont dans le vide.

La coque pèse 9 000 tonnes.

Au fur et à mesure de l'élévation, l'intérieur (scène, gradins) est aménagé.

L'entreprise **Batistella** (Pornichet) s'occupe du revêtement du sol, **Foucret** (Saint-Nazaire) de la serrurerie, **Marchand** (Saint-Nazaire) des peintures.

Le gros-œuvre est réalisé par l'entreprise Perret frères Algérie. Cette entreprise, pionnière et spécialiste du béton armé a été fondée par trois frères : deux architectes Auguste (1874-1954) et **Gustave** (1876-1952), l'un concevant et l'autre construisant ; le troisième frère **Claude** (1880-1960) est en charge de la filiale d'Algérie. Cette complémentarité leur a permis des expériences uniques et décisives pour les progrès du béton armé en France et dans le monde (implantation en Algérie et au Maroc, en Égypte). Avant la Seconde guerre mondiale leur notoriété dépasse celle du Corbusier, avec des réalisations telles que le théâtre des Champs Élysées (1913), l'église du Raincy (1923), le palais Iéna siège du Conseil économique et social (1930).

Après-guerre, l'agence Perret est presque entièrement mobilisée par la reconstruction du Havre et aussi par le centre d'étude nucléaire à Saclay. Son dernier coup d'éclat : la basilique puis cathédrale du Sacré-Cœur d'Alger. L'entreprise Perret frères disparaît à la mort d'Auguste en 1954 ; subsiste celle d'Alger avec Claude,

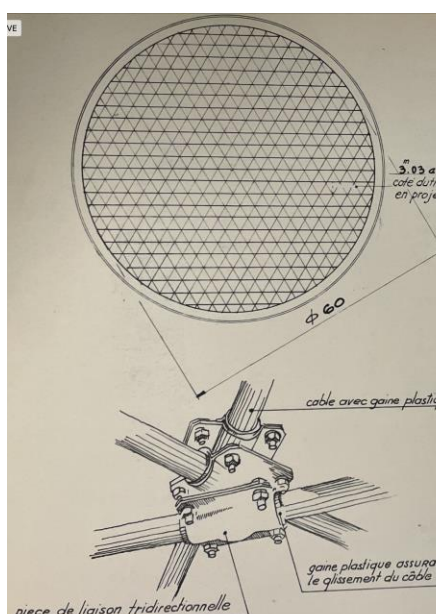
remplacé en 1960 par son fils Antoine qui reste jusqu'à l'indépendance en 1962 avant d'être rapatriée en France. C'est pourquoi l'entreprise qui travaille à Saint-Nazaire porte le nom « **Perret frères Alger** ».

De juillet 1964 à septembre 1965, la couronne (auvent ou chapeau) est posée avec ses 83 m de diamètre et son inclinaison à 50°. Elle surmonte la coque, raidit l'ensemble et soutient la couverture ; elle est percée de fenêtres qui assurent éclairage et ventilation avec 64 ailettes brise-soleil.



Enfin de septembre 1965 à décembre 69, la calotte (3 600 m²) parachève l'ensemble. C'est la dernière prouesse, mais pas la plus facile car il faut une toiture légère d'une énorme portée. **La superposition de plusieurs couches** avec des matériaux légers et résistants, est la réponse à ce nouveau défi. De bas en haut :

- Une structure porteuse composée d'une **armature de 80 câbles d'acier** (1,7 cm diamètre) enrobés de plastique avec nœuds d'attache tridimensionnels, disposés comme une roue de vélo (12 kg/m²). Un voile mince de micro béton est projeté sur le ferrailage. Elle est posée en **octobre 65**
- **Isolation thermique** : plaques en chlorure de polyvinyle ondulée de 1,2 mm d'épaisseur
- **Isolation phonique** : polystyrène expansé (6 cm d'épaisseur en 3 couches de 2 cm)
- **Étanchéité** : plaques d'isogyl
- **Surface protectrice en aluminium** pour terminer



L'armature de câbles de la calotte formant résille

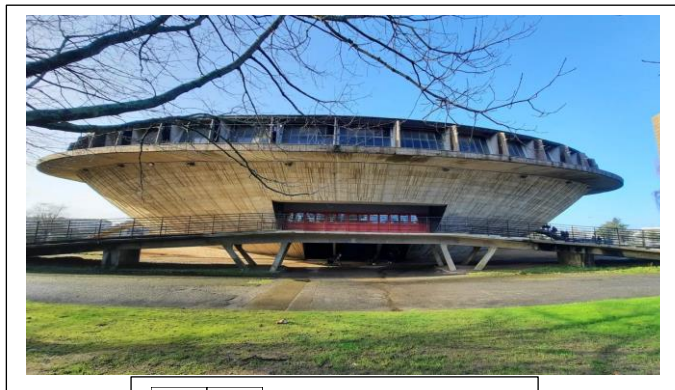
5/ Description

Le bâtiment repose sur une assise de 48 m de diamètre au sol et s'élève au plus haut à 21 m, avec une inclinaison de 50° ; il est surmonté d'une couronne de 83 m de diamètre percé de fenêtres et d'une toiture plane. Sur la moitié de la coque des ouvertures en forme de hublot.

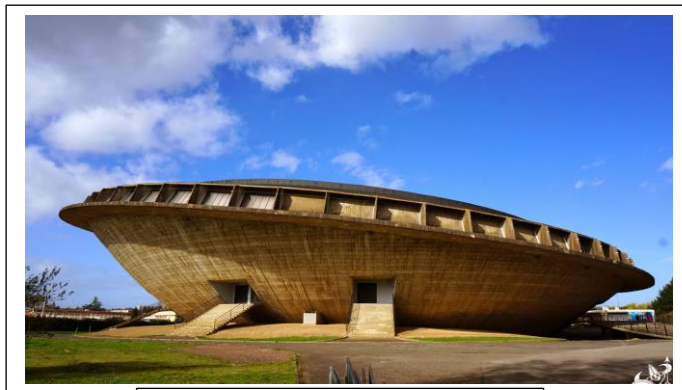
Suivant l'angle de vue, il apparaît presque horizontal, là où la coquille est tronquée pour donner une surface plane à la scène et aux plateaux d'évolution. A l'opposé, la vue est étonnante avec la coque en surplomb à l'emplacement des gradins.

Une rampe courbe de 6 mètres de largeur et de 48 m développés fait accéder au hall central. Six sorties de secours latérales, deux entrées carrossables en rez-de-chaussée pour le gros matériel complètent les accès.

L'aspect extérieur est obtenu par le jeu de disposition et saillies des planches de coffrage, le béton restant brut de décoffrage et accrochant la lumière de façon variable au cours de la journée.



Côté sud



Côté Nord

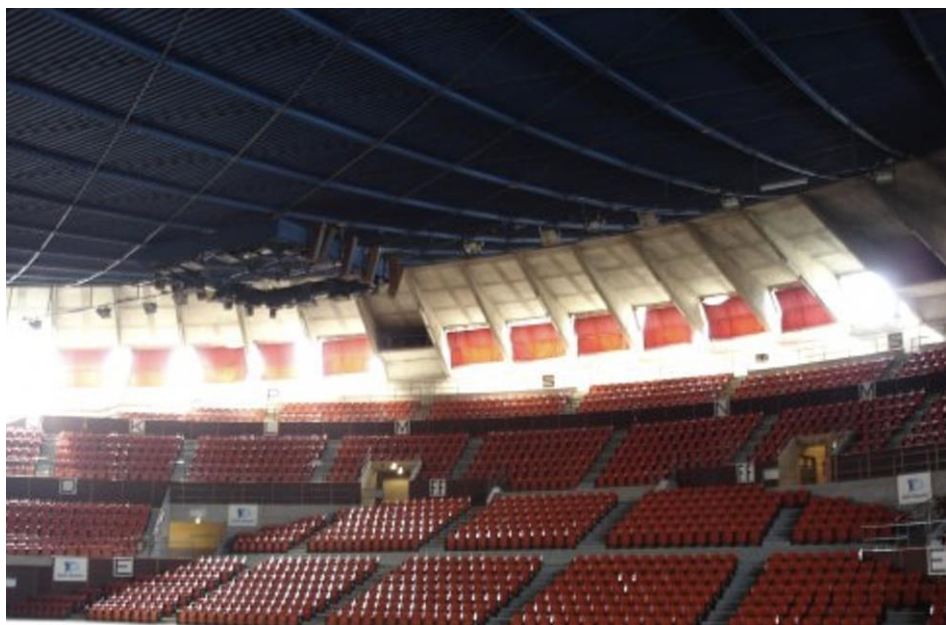
A l'intérieur 3 niveaux :

1/ Le rez-de jardin - nommé à tort sous-sol car la Soucoupe n'est que très légèrement enterrée – forme un véritable dédale. Il est réservé à des salles d'entraînement, aux blocs sanitaires, aux vestiaires et aux huit loges prévues pour les artistes. Chaque coin et recoin est utilisé pour des placards et des rangements de matériel. Un poste électrique et des chaudières au fuel sont reliées à la cheminée extérieure.

2/ Dans le hall d'accueil précédent la grande salle, une fresque aux couleurs vives, signée J. Salomé évoque le sport (Nicaragua 1988). Une grande scène, pourvue de tout le nécessaire pour un spectacle (rideaux, portants pour décors, éclairage) précède le plateau d'évolution.

3/ Des gradins en demi-cercle avec 2 200 fauteuils pliants métalliques laqués rouge peuvent être complétés par 1 300 sièges amovibles et des places debout sur le promenoir tout en haut (aujourd'hui interdit).

Conformément à la demande de la municipalité, c'est un grand volume ouvert sans contrainte de mur porteur ou de pilier, permettant au public de profiter du spectacle où qu'il soit dans la salle.



6/ La soucoupe est inaugurée le 22 février 1970 discrètement par Etienne Caux (maire de Saint-Nazaire de 1968 à 1983) qui n'y était pour rien, François Blancho étant malade. Mais ce qui a davantage marqué les esprits, est l'ouverture le 26 février par un match du championnat du monde de handball entre l'URSS et la République Démocratique Allemande.

7/ Utilisation

Sa double vocation, artistique et sportive, fut bien honorée dans les premières années :

- de grandes vedettes s'y produisirent : Michel Sardou, Claude François, Jo Dassin, Gilles Vigneault, Pierre Perret, Maxime Le Forestier, Robert Charlebois, Enrico Macias, Julien Clerc, Alain Stivell, Chantal Goya, les chœurs de l'armée rouge. Des politiques y tinrent meeting : Jacques Chirac, François Mitterrand
- Mais surtout le sport fit vibrer le public : matchs de handball, volley, basket (les Harlem Globe Trotters), escrime, gymnastique. Dès son origine, la Soucoupe fut l'enfant chérie de la **boxe**, Roland Cazeaux y fut sacré champion d'Europe en 1976 ; de très nombreux championnats de boxe professionnels et amateurs, les internationaux de boxe en 93 s'y disputèrent.

En 1976, Saint-Nazaire fut désignée par l'Équipe comme la ville la plus sportive de France... la Soucoupe avait grandement participé à cette distinction.

8 / Les difficultés multiples expliquent les retards : difficultés qui ont transformé un chantier prévu de 20 mois en un chemin de croix **de sept ans** (ouverture du chantier le 26 décembre 1962, début des travaux en février 1963, fin des travaux février 1970). Plusieurs raisons :

- Manque de matériaux et de matières premières
- Lourdeur des procédures administratives
- Difficultés financières : révision continuelle des plans et augmentation des coûts pour finir à un total de 5 millions de francs.
- Dommages sur les rampes par le passage des bulldozers
- Difficultés liées aux intempéries, compromettants les travaux : écroulement des escaliers suite à un glissement de terrain dû aux précipitations, effondrement du plancher de la scène par le gel
- Difficultés liées à des malfaçons : défaut dans la dalle de béton, mal vibré, emplacement des hublots, fissures dans le béton.
- Complexité technique
- Mai 68 : grève générale du 15 mai au 12 juin

Le tout cumulé, dépasse les compétences de l'entreprise Perret, entreprise pourtant vieille de 50 ans, mais dont l'heure de gloire était passée et qui était plutôt moribonde à l'époque où elle fut choisie. En octobre 1963 elle est en rupture de paiement, les ouvriers dont le salaire n'est pas honoré se mettent en grève. Le travail reprend cependant grâce à des aides. Malgré cela, en octobre 1965 la société Perret dépose son bilan, entraînant de nouveaux mouvements sociaux. René Rivière note : *« le chef de chantier a fermé le bureau du chantier et déserté le chantier, courant coupé. Diverses entreprises, chauffage, sanitaire n'ayant plus de courant abandonnent le chantier. Les ouvriers sont payés à 40% »*. Avec l'autorisation du tribunal pour lui permettre de continuer les travaux, l'entreprise Perret tente de reprendre son activité, mais elle n'y parvient pas et le chantier est terminé par entreprise Lang.

Pendant tout ce temps, évidemment, de folles rumeurs courent : « elle ne sera jamais finie, elle va s'effondrer »

9/ Pérennité

Bien qu'elle fût copiée en Pologne avec la Spodek (« soucoupe » en polonais) en 1971, on assiste vers les années 1970 à l'abandon des constructions en coques, à cause de problèmes de sécurité et de résistance, pour les remplacer par des charpentes métalliques tridimensionnelles comme à New-York.

Perte de crédibilité pour les rencontres sportives : la Soucoupe ne correspond plus aux nouvelles exigences. Son avenir sportif de grandes compétitions est derrière elle, mais elle permet à l'équipe de volley des JO 2024 de s'entraîner à Saint-Nazaire.

Le public exigeant des concerts n'accepte plus l'acoustique défailante, et les artistes ne se contentent plus de loges qu'ils comparent à des cellules de prison.

La Soucoupe ne peut pas rivaliser avec les grandes salles des agglomérations comme le Zénith de Nantes (9000 places).

Vieillessement de l'ensemble et avenir de la Soucoupe ?

En mai 2016, la Soucoupe faillit disparaître à la suite d'une averse de grêle qui abîme la toiture. Doit-on réparer ou non ? Elle est finalement réhabilitée (940 000 €) avec de gros travaux sur la toiture.

La structure en béton n'est pas saine et oblige à réduire la jauge d'accueil du public en se privant des gradins supérieurs et du promenoir.

Malgré cela, peut-on imaginer qu'elle disparaisse un jour du paysage nazairien ? Et en se rendant à l'intérieur de la Soucoupe on se rend compte qu'elle est encore bien utile pour les entraînements des différents clubs sportifs .